

La logique de l'exploitation *It's a Free World...* de Ken Loach

Marie-Hélène Mello

Volume 26, numéro 3, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mello, M.-H. (2008). Compte rendu de [La logique de l'exploitation / *It's a Free World...* de Ken Loach]. *Ciné-Bulles*, 26(3), 40–41.

La logique de l'exploitation

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Portant l'étiquette de « cinéaste de gauche » depuis 40 ans, l'anglais Ken Loach (*The Wind that Shakes the Barley*, Palme d'or 2006) n'étonne pas lorsqu'il choisit à nouveau d'aborder les conditions difficiles des travailleurs immigrants sous la loupe des inégalités et de la dignité humaine. Son dernier long métrage est le fruit d'une nouvelle collaboration avec le scénariste Paul Laverty, son complice régulier depuis *Carla's Song* (1996), et prolonge la critique sociale déjà amorcée avec *Bread and Roses* (2000), un drame qui exposait la souffrance d'immigrants clandestins travaillant aux États-Unis.

Si la pauvreté, le chômage, le syndicalisme, la trahison et la révolte sont des thèmes que le duo affectionne particulièrement, *It's a Free World...* n'échappe pas à la règle en démontrant l'aspect cyclique de l'exploitation de l'homme par l'homme. On y découvre avec intérêt la façon dont l'ambition, l'individualisme et l'appât du gain peuvent transformer une victime en bourreau, dans le contexte d'un système corrompu qui intensifie toujours davantage le fossé entre les riches et les pauvres. Habilement construit, le scénario, primé à Venise, met par ailleurs tout en œuvre pour favoriser l'identification avec les détenteurs du pouvoir et ainsi forcer la réflexion sur les mécanismes de la misère.

Dès la séquence d'ouverture, nous sommes donc en terrain (très) connu. Comme *Bread and Roses*, qui se penchait sur les abus envers les immigrants latino-américains, *It's a Free World...* dépeint l'équivalent londonien de cette main-d'œuvre « bon marché » : les travailleurs d'Europe de l'Est. Angie (Kierston Wareing), séduisante et

ambitieuse mère célibataire, travaille pour une agence qui recrute en Pologne des ouvriers pour réaliser des contrats sous-payés et de courte durée dans la capitale anglaise. Visiblement appauvris et prêts à accepter tout emploi qui leur permettra de faire vivre leur famille, les candidats s'entassent dans un petit local et offrent sans gêne des pots-de-vin aux représentants afin qu'ils les embauchent. Angie est ainsi rapidement positionnée du côté de l'exploiteur, agissant pour une grosse entreprise qui tire profit de la pauvreté des gens.

Comme dans la plupart des films de Loach, les chercheurs d'emploi polonais qu'on observe sont de véritables travailleurs migrants invités à « jouer » leur propre vie. Fidèle à son habitude, le réalisateur fait appel à des acteurs inconnus ou non professionnels par souci de réalisme. Il s'agit aussi d'un premier rôle important au cinéma pour la talentueuse Kierston Wareing, dont la manière d'incarner Angie impressionne : prise dans l'engrenage de l'exploitation des migrants, la jeune femme se transforme sous nos yeux avec crédibilité. Cette démarche inspirée du documentaire participe de la volonté du cinéaste de dépeindre le réel « tel quel », sans l'embellir, comme en témoignent les éclairages naturalistes, la multiplication des bruits de fond qui gênent parfois la compréhension des conversations et le caractère minimaliste de la musique.

Les rapports de force basculent assez rapidement lorsque Angie perd son emploi, à la suite de son refus de céder aux avances déplacées de son superviseur. C'est l'un des rares moments où on la voit en tant que « victime » (l'autre étant la scène du kidnapping, moins convaincante) et il sera

de bien courte durée, car elle décidera de mettre sur pied sa propre agence avec l'aide de sa colocataire Rose (Juliet Ellis). La jeune entrepreneure met donc à profit sa connaissance du système des agences de travailleurs migrants et en reproduit le fonctionnement; elle devient très vite celle qui, par avarice, tire profit des Polonais et des Ukrainiens, entre autres. En contrepartie, son associée symbolise le doute moral face aux gestes commis. Les dialogues entre Angie et Rose agacent un peu parce qu'ils expriment de façon trop explicite le message véhiculé par Loach et Laverty et donnent l'impression que ces deux femmes incarnent en fait deux facettes opposées d'un même personnage. Les conversations d'Angie avec son père mettent en relief de manière similaire l'aspect moralisateur du film : ancien ouvrier, représentant d'une autre génération, le vieil homme n'approuve pas les actes de sa fille et la confronte.

Si les critiques ont salué la décision du réalisateur d'adopter le point de vue de l'exploiteur — contrairement à ses films précédents où il suit de près des laissés-pour-compte, des démunis ou des délinquants —, *It's a Free World...* propose aussi une réflexion intéressante sur les femmes et le pouvoir. De façon assez directe, Loach montre qu'en situation de pouvoir, femmes et hommes n'agissent pas différemment. En d'autres termes, l'appât du gain n'a pas de sexe. Même si elle a subi du harcèlement au travail, Angie reproduit exactement le comportement de son agresseur lorsqu'elle contacte en pleine nuit certains travailleurs pour bénéficier de faveurs sexuelles. On découvre en elle une femme d'affaires carriériste tout à fait capable de s'imposer dans un milieu dominé par des hommes.



Angie (Kierston Wareing) devant des travailleurs de son agence en colère

Vêtue d'un uniforme de cuir ajusté et se déplaçant en moto, Angie se démarque par son assurance. La caméra de Loach la suit de près tout au long du film, accompagne ses balades dans la ville, scrute les expressions changeantes de son visage lors d'échanges animés avec les travailleurs ou les industriels. Entêtée comme le personnage de Maya de **Bread and Roses** — autre figure féminine forte, animée d'une réelle volonté de s'en sortir —, Angie semble toutefois réellement tenir les rênes de sa vie et se distingue par son égoïsme. Alors que Maya cherchait à améliorer sa situation précaire et celles des autres travailleurs mexicains illégaux aux États-Unis, Angie agit pour son propre compte et, au final, accomplit exactement la tâche inverse. Le film de Loach est bien traversé par cette impression que le vrai « ennemi » est le système, mais le regard qu'il pose sur Angie ne vise pas à la disculper. C'est ainsi que le spectateur se trouve dans la posture pour le moins inconfortable de l'identification à celle qui « fait le mal » et tente sans succès de rationaliser ses actes.

De façon un peu plus convenue, Loach présente aussi Angie en maman « ratée »,

comme si son ambition et toutes les facettes de son caractère qu'on associe traditionnellement à l'homme étaient incompatibles avec le rôle de mère. Son fils vit chez ses grands-parents, qui aimeraient bien qu'Angie le reprenne, mais elle en est manifestement incapable. En effet, aucune scène d'**It's a Free World...** ne permet réellement de la voir comme une mère. Elle amorce aussi une relation intime avec Karol (Leslaw Zurek), un travailleur polonais, mais n'a ni l'envie ni la capacité de s'investir davantage. La famille et l'amour, deux pans de sa vie traités de façon quelque peu superficielle, semblent une entrave à ses préoccupations quotidiennes : le travail, l'argent, la réussite.

Malgré quelques bonnes actions au départ (l'aide apportée à une famille iranienne réfugiée dans un logis insalubre), Angie n'hésite pas à user de son *sex-appeal* pour parvenir à ses fins et s'écarte très vite de la ligne de conduite qu'elle avait initialement tracée. Elle devient de plus en plus experte en manipulation et, aveuglée par le profit, semble *graduellement* oublier que les travailleurs qu'elle recrute sont des

humains, une problématique très « Ken Loach ». À cet égard, il peut paraître déloyal d'accuser un cinéaste de mener une démarche cohérente. Mais c'est pourtant sa constance qui agace, le caractère prévisible des sujets qu'il aborde et le ton parfois moralisateur des dialogues signés Laverty. Chacun des films du tandem accomplit admirablement le mandat de dénonciation qu'il se donne et témoigne aussi d'un grand souci du détail. Mais a-t-on le droit d'espérer être surpris par un réalisateur d'un tel calibre? **It's a Free World...** est un long métrage tout à fait pertinent et réussi qui ne parvient malheureusement pas à déjouer nos attentes. ■

It's a Free World...

35 mm / coul. / 93 min / 2007 / fict. / Grande-Bretagne

Réal. : Ken Loach
Scén. : Paul Laverty
Image : Nigel Willoughby
Mus. : George Fenton
Mont. : Jonathan Morris
Prod. : Rebecca O'Brien
Dist. : Équinoxe Films
Int. : Kierston Wareing, Juliet Ellis, Leslaw Zurek